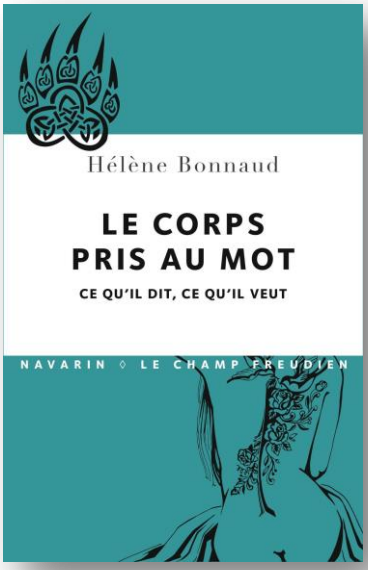
Vendredi 11 Septembre 2015 19h00 [GMT + 1]

NO 529

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Silence, *parlêtre* et corps
Une lecture du livre d'Hélène Bonnaud, *Le corps pris au mot*
par Alain Merlet



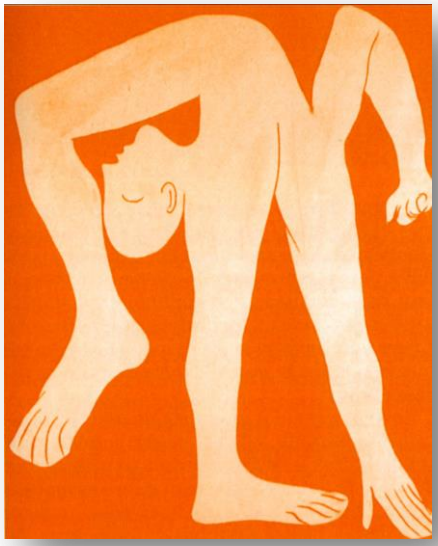
Le livre d'Hélène Bonnaud[1] illustre au mieux la définition que Lacan, au terme de son enseignement, donnait de la clinique comme étant pour l'analyste « le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter »[2]. Il nous est ainsi donné à lire l'acte de l'analyste aux prises avec l'opacité du réel telle qu'elle se manifeste dans la symptomatologie contemporaine, au temps où l'Autre du signifiant défaille à rendre compte de la jouissance autistique du corps.

Passée l'introduction limpide sur « Corps parlé, corps parlant », on peut être un peu déconcerté, en première lecture, par le caractère disparate des têtes de chapitres choisies par l'auteure. Citons les éléments de cette série : « Miroir, Manger trop, Manger rien, Défaillance,

Urgence, Violence, Lésions, Hypochondries, Grossesse, L'encore du partenaire ». Mais le baroque de cette pluralité trouve sa logique dans l'exposition et le traitement des cas eu égard à l'événement de corps (titre du dernier chapitre) qui est leur causalité réelle.

Le corps, comme l'indique le titre de ce livre, est « pris au mot » à partir de « ce qu'il dit » et « ce qu'il veut ». Mais, ne nous y trompons pas, il ne s'agit pas de la conversion hystérique où le corps est signifiantisé et morcelé par l'articulation signifiante générée par l'aversion du sexuel traumatique, le symptôme hystérique soutenant tout en la masquant la place du désir.

Ici la jouissance du corps est au premier plan sur le mode de la pulsion définie par Lacan, à la fin de son enseignement, comme « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »[3]. Cerner ce dire, le corréler avec le vivant, est l'enjeu de ce livre.

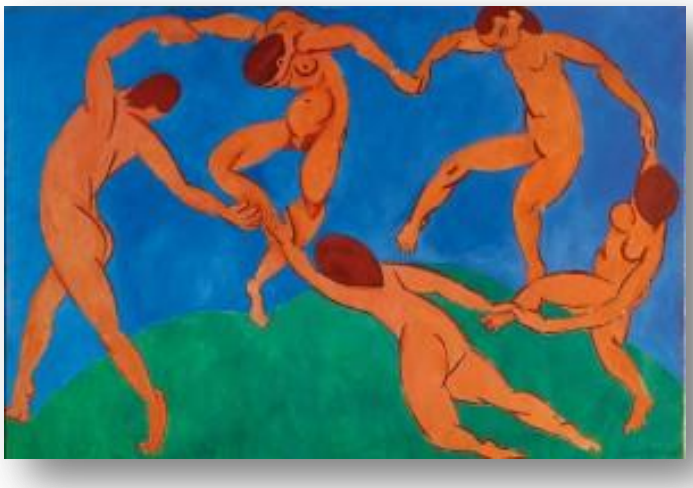


Ce qui nous a frappé, c'est l'accent mis dans tous les cas sur le silence comme défense face au réel : silence de mort quand prédomine la pulsion orale ; silence symptôme familial où chez une boulimique la nourriture est bouche-trou de ce qui est tu, passé sous silence d'un conflit intergénérationnel, ou bien monstration silencieuse d'un corps décharné chez une anorexique dont l'objet rien fait signe du jusque-là rien dit du réel des camps auquel a été confrontée la famille. Il s'agit de déranger la défense que constitue ce silence et d'en cerner l'enjeu.

Le silence peut se faire moins assourdissant sans pour cela être moins mortifiant. Ainsi un cas de psychose nous est relaté où le sujet se fond dans un silence afin d'éviter d'être à découvert face à l'Autre persécuteur. Mais ce silence a pour rançon une inhibition massive qui amène ce sujet à consulter un psychanalyste. Comment dénouer le nœud d'un tel silence ? Réponse de l'analyste : opérer avec le réel, c'est-à-dire se faire lui-même, de par sa seule présence, le récepteur d'une scène décisive et ainsi faire entaille dans l'énoncé tenu secret jusque-là de ce moment crucial où le sujet s'est trouvé réduit à un corps déchet sous les coups et les moqueries de ses camarades. C'est ce traumatisme du *parlêtre* qui s'avère avoir réduit littéralement cet homme au silence et déclenché sa psychose. L'extraction de cet événement de corps a pour effet de remettre ce *parlêtre* dans le circuit de la parole et de lui permettre dans la vie de se hisser sur l'escabeau d'une solution sublimatoire de son cru.

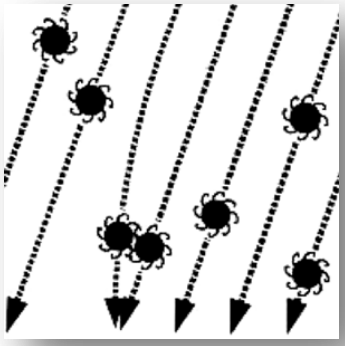
Autre manifestation du silence, mais cette fois dans un contexte de névrose obsessionnelle, c'est celui qui témoigne d'un déni du corps qui affecte profondément la vie du sujet pour qui tout semble programmé, si bien qu'il accède à une certaine réussite sociale, mais au prix d'une mortification de sa vie affective. Seule la contingence d'une défaillance inattendue de sa voix dans sa vie professionnelle vient trahir sa défense face au réel. Ce vacillement de la voix, qui ne porte plus l'assurance du moi qui perd pied, ouvre à une parole inédite telle qu'elle le conduira dans l'analyse jusqu'au bord de la tombe de son père dont il avait voulu ignorer jusqu'au lieu. C'est paradoxalement le réel du corps enterré du père qui vient entamer la consistance du symptôme obsessionnel du sujet et nouer de façon singulière le *parlêtre* à son corps de vivant. À propos du cas précédent, mais c'est aussi bien valable pour celui-ci, Hélène Bonnaud avait précisément remarqué, - page 68-, que « le symptôme qui est "parlé", recouvre le symptôme qui est "tu" »[4]. Dans ces deux fragments de cure, le désir de l'analyste est convoqué pour délivrer du silence la causalité réelle, hors signifiants, du symptôme.

Dernier exemple frappant illustrant l'efficacité d'une analyse opérant avec le réel de l'Autre du corps, c'est celui d'une femme atteinte très jeune d'un cancer qui l'a réduite à se faire l'objet silencieux de la médecine en évitant surtout de parler d'un mode de jouissance qui maltraite son corps au péril de sa vie. L'analyste lit ce mode de jouissance comme un mode de défense du sujet face au réel premier traumatique de la maladie. Autrement dit, ce sujet est en rébellion contre sa condition de *parlêtre* qui l'a confronté à l'insupportable d'un réel sans loi auquel il veut substituer l'incorporation voulue d'un mal dont il aurait la maîtrise. Cette lecture du symptôme dégage l'analysante de l'emprise de la pulsion de mort dont elle se faisait la servante. À partir de ce point, elle peut s'autoriser à questionner son médecin sur la possibilité de la réalisation d'un désir d'enfant compatible avec la menace de son cancer.



Encore une fois nous nous sommes limité à rapporter ce qui nous a frappé dans cette clinique du *parlêtre* orientée par le réel dont le sujet se défend le plus souvent en silence, en court-circuitant la parole. C'est une clinique actuelle qui trouve sa place dans un temps où le déchiffrage de l'inconscient révèle ses limites. Est-ce à dire qu'on puisse s'en passer en

agissant directement sur le corps par des techniques appropriées ? Ce n'est pas ce qui se dit dans ce livre qui a pour visée le corps pris au mot de ce qu'il dit et de ce qu'il veut. L'Autre du corps est certes premier mais, pour y accéder, encore faut-il que l'analyste ait pris lui-même la mesure de la vérité menteuse qui nourrissait de sens son symptôme et l'attachait à la particularité de son histoire. D'ailleurs dans ce livre, l'auteure ne s'exempte pas de sa lecture et n'hésite pas à nous livrer la conclusion inattendue de son analyse où se révèle ce qui faisait la substance de la jouissance hors sens et singulière de son sinthome, telle qu'elle en a rendu compte dans sa passe. C'est l'expérience initiale de la rencontre du mot hors sens et du corps, racine de son symptôme, véritable clinamen[5] qui alimente l'énonciation de ce livre et lui confère son style et sa force renversante. Autrement dit ce livre témoigne de ce que la psychanalyse, quand elle est orientée par le réel de l'Autre du corps, a la force d'un « pouvoir arraché aux destins » de telle sorte que son mouvement « rompe les lois du destin »[6], ainsi que l'a formulé le poète Lucrèce. Pour qui veut se rompre à l'exercice de cette nouvelle clinique de l'Un-tout-seul, ce livre peut en lui-même être considéré comme un clinamen.



[1] Hélène Bonnaud, *Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut* Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2015.
[2] Lacan J., « Ouverture de la Section clinique », Questions et réponses, texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?* n° 9, avril 1977, pp. 7-14.
[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.
[4] Hélène Bonnaud, *Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut* Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2015, p.68.
[5] Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental* n° 26, p. 58.
[6] Lucrèce, *De rerum natura*, livre II, traduction Alfred Ernout, Paris, édition bilingue Les belles lettres, 1941, p. 59.

Le populisme n'est pas un nationalisme
par Jorge Aleman

Le populisme est une notion fantasmatique qui soutient d'ordinaire le nationalisme. Nous préférons le définir ainsi plutôt que d'user du terme d'idéologie. Le fantasme, au sens lacanien, est plus inerte, inconscient et aussi plus consistant que ladite idéologie, toujours plus sujette à variations. Le fantasme nationaliste a pour axiome fondamental la matrice invariante suivante : il y a eu, à l'origine (peu importe la date historique), outrage et humiliation perpétrés par un Autre étranger qui a miné, ruiné, exproprié le plein accès à une identité tant linguistique qu'idiosyncrasique qui existait auparavant.

La nation du nationalisme

La Nation du nationalisme présuppose toujours une identité constituée, reconnaissable. Elle constitue la fiction qui donne son orientation à une supposée souveraineté menacée. Ce qui confirme le caractère fantasmatique du nationalisme, c'est que les arguments géopolitiques ne parviennent absolument pas à le dissoudre. Et d'ailleurs, il en va de même de l'autre grande fiction symbolique qu'on lui oppose, celle – supposée éclairée – qui prétend parler la langue de l'Autre universel et qui invoque les valeurs des Lumières tout en montrant du doigt les nationalistes comme des individus irrationnels qui iraient jusqu'à se faire du mal à eux-mêmes.

Le récit universaliste

Ceux qui pensent qu'on peut traiter ou pacifier la fiction nationaliste, avec toute la nébuleuse que celle-ci entraîne dans son orbite, sont plus qu'ingénus. C'est du cynisme mis en acte. Du fait que cet universel n'existe nulle part, il s'agit d'un pur exercice du pouvoir qui porte la marque de la logique néolibérale. Le seul moyen de passer au travers du binarisme

impuissant de ces deux fictions qui s'alimentent en boucle de *feed-back* et qui se donnent mutuellement consistance, c'est de construire l'antagonisme véritable qui vaudrait à l'époque du capitalisme néolibéral.

Le tracé d'une frontière antagonique

C'est la raison pour laquelle le populisme, tel que nous l'entendons, avec son caractère formel et ontologique, ne peut jamais se réduire à un nationalisme. Le tracé d'une frontière antagonique, « eux ou nous », se réalise en visant à constituer, de manière contingente, une identité toujours manquée et instable qui se différencie radicalement de l'identité constituée par le nationalisme. La chaîne d'équivalences, la guerre de positions cherchent à donner un lieu approprié à l'émergence d'un nouveau sujet, celui d'une volonté populaire, qui n'est jamais défini *a priori* par aucune identité.

Le chemin de la République en Espagne

Au sein de cette volonté populaire s'ouvre le chemin de la République et de la radicalisation de la démocratie, spécialement si elle s'avère capable de rompre le pacte qui tient ensemble les deux fictions (nationaliste et des Lumières), celui du silence complice à propos des disparus et des morts, combattants antifascistes en Espagne.

C'est un choix forcé

Ceci est le point de départ du *resurgimiento* du populaire que la fiction universaliste dénie aussi bien que la nationaliste. En effet, à notre avis, il s'agit de l'émergence d'un « réel » qui trouerait la consistance de ces deux domaines fantasmatiques. Rien de moins qu'un réel qui altèrerait sévèrement la construction socio-symbolique de l'Espagne, quelque chose qui traverserait la complicité de fer concernant la justice ; la mémoire et la continuité de l'année 1978 avec le régime franquiste. De ce point de vue, il s'agit d'un choix forcé face à l'imposture nationaliste et universaliste, toutes deux gardiennes d'une grande tradition symbolique qui les soutient. Un choix forcé en faveur de la nouveauté de l'antagonisme, de l'hégémonie et de la volonté populaire.

Traduit de l'espagnol par Pierre-Gilles Guéguen

*****

Retour à Berratham
Une tragédie épique
par Christiane Terrisse

« Invente-moi une tragédie épique », telle a été la demande d'Anjelin Preljocaj, chorégraphe, à Laurent Mauvignier, écrivain. Et nous voilà en Avignon, en juillet, face à l'immense plateau du Palais des Papes, impatients de voir la résultante de cette rencontre, dans un lieu cerné de grilles par l'artiste Adel Abdessemed, entre casse et décharge.

Dans la ligne des précédents écrits de Mauvignier, qui s'attache à partir d'un phénomène séisme à prendre le temps d'en mesurer les ondes de choc, c'est ici l'exil, ses causes, ses difficultés, ses conséquences qui ordonnent le récit éclaté dans le temps et l'espace autour du personnage du jeune homme, réduit à ses initiales, JH, archétype de l'amoureux à la recherche de sa fiancée. L'homme au chapeau, JC, incarne le rival et la mise en scène du duel autour d'une femme donne lieu à une séquence littéralement en miroir, désirs jumeaux et gestuelles parallèles.

Les femmes, butin convoité, victimes surexposées, occupent dès l'ouverture le centre du plateau, malmenées, rétives ou consentantes, regroupées ou alignées, elles évoquent toutes celles qui occupent fréquemment les journaux télévisés, victimes à corps perdu dans le désordre des multiples conflits. Leur danse sensuelle, affolée, figée ou exacerbée traduit l'insupportable du sort fait à leur corps, champ de bataille d'enjeux contradictoires.

La scène centrale du mariage forcé de Katja condense l'inconciliable entre choix et tradition. Deux pans du mur métallique s'ouvrent pour la noce ; en costumes traditionnels, garçons et filles entourent la mariée figée dans le noir d'une lourde robe à panier. La toilette rituelle inscrite dans le texte de Mauvignier s'inverse avec le chorégraphe en un inexorable arrachement, un par un, de bouts de tissu immédiatement transformés en vestes que revêtent les danseurs. Katja s'extirpe alors, nue, de la cage d'acier et danse, ou plutôt explose en une série de sauts athlétiques, désespérés et vains. La violence paternelle aura raison de cet ultime sursaut.

L'épisode du viol conjugal se démultiplie en plusieurs pas de deux, en léger décalage car c'est une par une que les épouses renonceront, agrippées aux lits verticaux, grilles infranchissables.

La visite de JH dans le lieu de son enfance, désormais occupé par un couple, est prétexte à de réjouissantes danses à trois, car « la guerre est finie et ils trinquent »[1], mais l'ébriété factice masque la douleur de la dépossession. Et ce deuil va se transmuer en violence, en une série de combats entre les divers protagonistes du drame : JH, le père de Katja, Whisky, Karl, quand Katja tente de sauver son « bébé monstrueux »[2]. La chorégraphie violente, heurtée, expressionniste évoque la mise à mort par des vigiles d'un voleur de bière dans la précédente collaboration Preljocaj-Mauvignier sur le texte *Ce que j'appelle l'oubli* en 2012, avec, cette fois-ci, l'apport décisif d'Adel Abdessemed et ses sacs poubelles noirs qui jaillissent et encombrent le champ de ruines qu'est devenue la Cour d'honneur du Palais des Papes.

Trois acteurs-récitants, onze danseurs nous content cette histoire d'amour et de haine. La mère morte, piéta debout, témoigne de la mémoire indestructible du passé révolu et accueille au-delà de la vie les victimes d'un présent absurde.

Une scène d'amour entre l'homme et la femme clôt le spectacle, contrepoint au déchaînement précédent. « Maintenant sa vie entière va bondir d'une image à l'autre. Il se souviendra du visage de Katja et pourtant il a tiré la dernière balle sans trembler, ni attendre la moindre paix de son geste »[3].

L'étoile sertie sur le mur du Palais offre la polysémie de sa présence aux diverses interprétations et évite une lecture manichéenne de ce tableau du réel de notre monde.

D'un palais à l'autre, Chaillot accueillera du 29 septembre au 23 octobre 2015 ce *Retour à Berratham*, avant un grand tour des théâtres jusqu'à fin avril à Marseille. Chance pour chacun de se faire une opinion sur cette performance à trois voix de créateurs contemporains qui ne reculent pas devant les défis du temps présent.

[1] Mauvignier L., *Retour à Berratham.* Les éditions de Minuit, Paris, 2015, p. 39.
[2] *Ibid*, p. 49.
[3] *Ibid*, p. 77.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directrice de la rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site** lacanquotidien.fr **en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.